GÉRARD BAUËR

de l'Académie Goncourt

CHRONIQUES

1954 - 1964

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1954

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Janvier 1954.

Un ambassadeur qui fut un ami.

Lorsque, après dix-sept heures d'agonie dans la cabine d'un bateau, Lord Norwich, qui était plus simplement pour nous, comme pour beaucoup d'Anglais, Sir Duff Cooper, expira, l'Angleterre venait de perdre un esprit d'une qualité rare et, la France, un ami invariable. Les journaux, ici et là, la presse hebdomadaire, tout ce qui écrit l'histoire à la petite semaine ont relaté cette disparition pour l'orner d'un roman d'amour. Il semblerait, à les lire, que Sir Duff Cooper, l'ancien élève d'Eton et d'Oxford, le ministre, le diplomate, l'écrivain, se soit surtout distingué en conquérant et en épousant la fille du duc de Rutland, « la femme la plus belle du monde ». Ce fut, en effet, un événement dans la société anglaise et la circonstance heureuse d'une vie. Mais ce qui fut la grâce et l'entente d'une union ne forme pas la seule distinction d'une physionomie. Je suppose que quand Lady Cooper, débarquée à Ténériffe avec celui qui n'était plus, attendait, parmi quelques inconnus, le petit avion qui allait la ramener en Angleterre, elle a dû connaître, au-delà de sa peine, un sentiment d'inégalable solitude. On peut avoir porté un visage magnifique, une séduction souveraine, avoir abordé le théâtre avec succès, régné sur une foule d'admirateurs et, soudain, n'être plus rien qu'une femme seule devant un cercueil. Le roman d'amour s'achevait sur cet aérodrome de Santiago de Ténériffe. Mais Lord Norwich laissait derrière lui un peu plus que ces amours défuntes : le souvenir d'un caractère et d'un talent.

Les Anglais n'ont pas manqué qui servirent l'Angleterre

Extrait de la publication

comme ambassadeurs ou gouverneurs, surpassant en éclat ceux des autres nations. Cambridge, Oxford et l'âme insulaire ont formé des générations de grands hommes, parlementaires, diplomates, agents brillants, tenaces et cultivés. Mais ces agents éminents n'ont jamais lâché de la main le lien qui les unissait à l'Angleterre, même lorsqu'ils en paraissaient le plus éloignés. Il en est un, Sir Stamford Raffles, auquel le Royaume-Uni doit de posséder l'une des portes du monde, Singapour. Il la conquit contre les ordres qu'il avait reçus, du moins en apparence; et à l'heure de la retraite, comme tant d'autres (et comme Lawrence lui-même, ce dangereux sorcier), il revint au bercail. On peut avoir fomenté des révoltes, conquis des îles, acheté des princes et révéré des dieux de pierre, la tradition et le bon ton veulent qu'un Anglais rentre chez lui, cultiver son jardin, dans une vieille maison du Kent, du Sussex ou des Wales et qu'il y meure silencieusement en laissant son nom à une rose.

Sir Duff Cooper n'était pas rentré et, son ambassade achevée, il était demeuré parmi ceux qu'il appréciait, il était resté en France. Ce trait seul, déjà — il en est d'autres — nous convie à honorer sa mémoire. On citera, je le sais, Lord Brougham, fondateur de Cannes, qui, s'y étant arrêté, n'en est jamais reparti; mais Lord Brougham était un voyageur qui cherchait son port; et d'ailleurs nous ne l'avons pas oublié. Mais Duff Cooper montra dans toutes les circonstances de sa vie la force de son caractère et de ses attachements. Ce qu'il aimait de l'esprit français, lui dicta ses déterminations et ses préférences, est bien ce qui nous en est le plus cher.

Son apparent détachement, ce qu'il semblait céder au dilettantisme ne diminuèrent en rien, chez lui, certaines volontés intimes, certaines options intellectuelles et morales. A présent qu'il n'est plus, je regrette de ne pas l'avoir vu davantage; car c'est avoir mal vu les gens que de les avoir rencontrés dans des salons où se pressèrent les rendez-vous inévitables de la carrière, de la vie parisienne et de tardives fidélités. Cependant, j'ai admiré la forme de son esprit, où le sentiment de la poésie s'insérait dans la connaissance de l'histoire et le goût du langage exact. Il était un bon écrivain et je pense qu'il souhaitait d'être cela, avant tout. Parfois, cet homme attentif et d'une noble éducation semblait dispa-

Extrait de la publication

raître en une songerie particulière. Il n'était pas possible de s'en formaliser; on savait que cette absence était vouée, non à l'utile, mais à l'essentiel : l'interprétation d'un hasard, un visage entrevu, un vers oublié... Il aura emporté, je le crois, avec lui autant de ces mots français, qu'il aimait bien, que de mots anglais dont il a fait un usage courageux dans sa vie publique, et fort expressif dans son œuvre d'écrivain. C'était un homme élégant et un caractère; et cette union, qui devient rare, mérite le souvenir que nous allons en garder.

19 janvier 1954.

Une résurrection de Dumas fils.

Un matin de l'automne 1941, je rencontrai à Lyon, sur la place Bellecour, le jeune comédien et metteur en scène Jean Mercure. Nous commençâmes à parler de ce dont on parlait alors, avec cette assurance volontaire où l'espoir trouvait ses certitudes. Puis nous évoquâmes un avenir orné, selon nos vœux, d'espérances plus ou moins fortes. Il était naturel qu'un animateur de théâtre songeât au théâtre. Jean Mercure pensait que la société et les sentiments allaient être profondément changés et que le règne du théâtre bourgeois était achevé. Jean Giraudoux ne lui avait-il pas, depuis dix ans, porté un coup décisif? Je répliquai que le talent inspire les modes et les mœurs, qu'il ne les subit pas. Jean Cocteau, le premier, avec *Orphée*, avec *La Machine infernale* avait ranimé des mythes antiques : n'était-il pas pourtant retourné à la comédie bourgeoise avec *Les Parents terribles?* Cette pièce ne prolongeait-elle pas brillamment la tradition du théâtre du Gymnase, celle qu'avaient illustrée Augier et Dumas fils? « Pour Dumas fils, il n'en sera plus question... », dit Jean Mercure.

Nous marchions lentement sur cette place que n'épargnent point les courants d'air. L'hiver était déjà là, frugal et

Extrait de la publication

sombre. J'arrêtai mon interlocuteur : « Il n'y aura sans doute pas grand-chose, en effet, à sauver de Dumas fils, lui dis-je. Ses personnages et ses thèses seront trop loin de toute réalité. Cependant, un acte pourrait maintenir son nom et sa manière : *Une Visite de Noces*... Vous ne le connaissez pas? Lisez-le... Une artiste délicieuse, Aimée Desclée, le créa au lendemain d'une autre guerre, en octobre 1871, quand les cendres d'une insurrection étaient encore tièdes... Vous reviendrez au théâtre, vous monterez des pièces... Jouez un jour cet acte que la Comédie-Française ne joue plus! » Il se peut qu'à cause d'Aimée Desclée, dont le souvenir, je ne sais pourquoi, m'est tendre et cher, j'aie mis beaucoup de conviction dans ce conseil, car celui auquel je le donnais me répondit : « Je vous le promets... si j'ai un théâtre... »

Tout arrive lorsqu'une ferveur s'en mêle. Les grands échecs ne sont pas ceux de la volonté, ils sont ceux de l'ardeur présomptueuse. M. Jean Mercure s'est souvenu de cette rencontre et de cette *Visite de Noces*. Après quatre ans d'attente et huit ans d'obstination, il vient de la monter au théâtre Saint-Georges, avec *La Volupté de l'Honneur*, de Pirandello, et cela fait un des spectacles les plus agréables et les plus courus de la saison. [Il avait espéré demeurer à l'Athénée, où il avait remporté deux succès et où il maintenait par la qualité de ses représentations la tradition de Louis Jouvet. Les propriétaires de cette salle ne lui ont pas permis de réaliser ce souhait honorable. C'est dommage; mais le succès prend tous les chemins : Pirandello et Dumas fils rassemblent leurs fidèles à mi-pente de Montmartre.]

Le public se distrait à cette *Visite de Noces* interprétée par Mme Jandeline avec beaucoup de goût et un tact — sentiment et ironie mêlés — qui situe la pièce à l'écart de la fadeur insupportable. Il est arrivé à Dumas fils ce qui était prévisible : la société bourgeoise ne s'est plus reconnue dans ses personnages et ne participait plus à leurs conflits; mais le recul est suffisant à présent pour leur donner un caractère d'époque. Une excellente interprétation, un rajeunissement de la mise en scène assureraient-ils un intérêt historique au *Demi-Monde* ou à *L'Ami des Femmes* et les délivreraient-ils de leur poussière? C'est possible! Pour la *Visite de Noces* l'expérience est favorable...

J'ai dit plus haut ma tendresse pour la mémoire d'Aimée Desclée, la créatrice. Elle fut, au témoignage de ceux qui la connurent et de Dumas fils qui en a fort bien parlé, une ravissante comédienne, flexible, frémissante, mobile, avec une voix créole et un charme émouvant. Elle est morte jeune, quelque temps après la création de *La Princesse Georges*, qui suivit celle d'*Une Visite de Noces*. On a d'elle des lettres d'amour qui ont été publiées; car elle a beaucoup aimé. Le fut-elle autant que son prénom le promettait? Qui peut le dire? Son visage était doux et triste. Je pensais à elle, l'autre soir, en écoutant les scènes dont elle fit le succès. Le théâtre, pour qui l'entend, est parfois un double songe.

26 janvier 1954.

Trois siècles de diplomatie...

J'étais seul dans cette vaste salle du cercle Volney, seul avec trois siècles d'histoire de France. Il est vrai qu'il était encore tôt dans la journée et cette solitude se prêtait à la contemplation et au souvenir. Point si seul que cela d'ailleurs! Il doit errer entre ces vérandas et ces vieux murs bien des ombres parisiennes, celles des amis de Gervex et de François Flameng, quelques Parisiennes froufroutantes de Boldini et les belles dames de Jules Cayron. Les « salons » du cercle Volney n'ont jamais invité de peintres qui ne fussent pas très bien élevés. « Les fauves n'entrent pas ici », aurait-on pu afficher au bas de l'escalier, près du vestiaire. Aujourd'hui point de Parisiennes, mais les ministres, les ambassadeurs, les diplomates qui, de Richelieu à Clemenceau, ont représenté et défendu la France. Or, comme l'écrit Paul Claudel en guise de présentation à cette exposition : la France est toujours là « dans son hexagone intact, dans son espérance intacte » et elle n'a pas à se plaindre de la Providence ni, somme toute, des agents qu'elle a choisis au cours

Extrait de la publication

des siècles « pour leur confier ses intérêts et sa signature ».

Le cardinal de Richelieu, ainsi qu'il convient, est le premier à vous accueillir, en un portrait de Philippe de Champaigne, l'œil vif, plein d'intelligence, le visage lisse et pâle. Ce n'est qu'un portrait et bien un peu figé par la tradition dans les mémoires; mais voilà de la vie — ou plutôt de la mort : un doigt du cardinal, conservé dans un écrin de cristal à l'Université de Paris. Que c'est peu de chose cette racine desséchée, et combien émouvante dès qu'on pense à ce qu'une main représente de volonté, d'obéissance, de décision, de complicités et de désirs... Des médailles, non loin, commémorent des traités, en relief de bronze ou d'argent; des tableaux, des gravures reproduisent de fameuses entrevues, de solennelles audiences, des mariages aussi, qui ne faisaient peut-être pas des bonheurs mais consolidaient des intérêts, et de fastueuses réceptions, celle, notamment, où Chateaubriand accueillit à la Villa Médicis la grande-duchesse Hélène de Russie. Elle avait vingt-deux ans. Elle était charmante. Chateaubriand, qui s'y connaissait, le reconnut, et vous vous rappelez peut-être la manière dont il en parle dans ses *Mémoires*, ainsi que des autres princesses, ses invitées : « J'ai bien de la peine à me souvenir de mon automne quand, dans mes soirées, je vois passer devant moi ces femmes du printemps qui s'enfoncent parmi les fleurs, les concerts et les lustres de mes galeries successives : on dirait des cygnes qui nagent vers des climats radieux... » Belle réception et conduite, on le voit, en toute simplicité.

Ce sont les portraits qui forment, au salon Volney, les jalons de ces trois siècles de diplomatie. Il y a des absences, assurément, et l'on peut penser que, le chevalier d'Éon y figurant trois fois habillé en femme, on aurait pu inviter Beaumarchais sur ces murs, qui se plut tant aux ambassades secrètes et dont la descendance réalisa les vœux. Mais Lamartine est là, et Gobineau, et Tocqueville, et, les temps passant, ces visages que nous avons pu connaître, les frères Cambon * (Paul et Jules) et Camille Barrère * — triangle essentiel de la diplomatie française sous la troisième République. Avouons-le, ces messieurs n'eurent pas de bons peintres : Bonnat et Gabriel Ferrier vieillissent mal. Mais le souvenir est présent : je revois Barrère, vieil homme alerte et minu-

Extrait de la publication

tieux, venant faire sa partie de bridge à Ismaïlia, quand il était passé des ambassades au canal de Suez. La retraite lui avait gardé ce mélange de charme et de raideur où il excellait. Un portrait remarquable : Philippe Berthelot, par Vuillard. Nous voici sous un toit amical. Ici, la fidélité du sentiment soutient le souvenir.

Je crois que j'ai raillé d'un mot la solennité de Chateaubriand il y a quelques lignes. J'ai eu tort. La diplomatie est d'abord un style, un langage qui recouvre des habiletés, des exigences ou des concessions. Si vous supprimez le respect de ce langage, vous vous trouvez uniquement devant la force, et si vous frappez du poing en poussant des cris, la barbarie commence. Nous l'avons vue commencer, nous savons où elle conduit : à la cruauté, au désordre. Il est vrai que depuis que tout va mal, les princes, les présidents, les ministres et les ambassadeurs sourient. C'est la nouvelle école. Il n'y a pas, au salon Volney, de portraits souriants. Cette austérité m'a semblé rassurante.

1er février 1954.

Eugène Sue et ses élégances.

Notre ami François Mauriac rappelait, l'autre semaine, trois dates auxquelles le souvenir pourra, cette année, suspendre de pieuses couronnes. Il ne doutait pas cependant qu'il n'y en eût d'autres pour nourrir les « gazetiers » qui ont tant de mal, disait-il, « à remplir leurs gazettes ». Je vais tout de suite lui donner satisfaction. Eugène Sue est né le 29 janvier 1804, et cela fait cent cinquante ans. Sue, ce n'est certes pas Victor Hugo, qu'on a fêté durant un an pour le cent cinquantième anniversaire de sa naissance; mais on peut dédier, sans excès de zèle, la chronique d'un jour à l'auteur des *Mystères de Paris*, qui furent écrits avant *Les Misérables*. Eugène Sue est d'ailleurs mieux que l'auteur de ces *Mystères;*

Extrait de la publication

c'est un romancier d'un talent estimable et un bon observateur des mœurs dans un long roman comme *Mathilde*, dont le succès fut considérable, et dans *Arthur*, où il semble s'être peint. Un récit historique tel que *Latréaumont* (qui fournit sans doute son pseudonyme à Isidore Ducasse), des romans d'aventures maritimes, dont il fut en France l'initiateur, ajoutent encore aux mérites d'Eugène Sue; Sainte-Beuve et Gustave Planche n'ont pu le négliger et lui ont consacré d'importants feuilletons. Précisons que c'est le romancier français pour lequel Dostoïevsky se reconnaissait le plus de goût. Ces références ne sont pas négligeables.

Pourtant — quelle frivolité! — au point de l'évoquer, c'est à son personnage que je pense, c'est au dandy qui acheva sa carrière en idéologue. J'apprécie qu'il ait été cet homme élégant, prodigue et romanesque. Fils et petit-fils de chirurgiens éminents, Eugène de Beauharnais et l'impératrice Joséphine avaient encadré son baptême. Son père, le docteur Joseph Sue, le dirigea dès l'adolescence vers la médecine : le jeune homme n'en avait guère le goût et bientôt il courut au boulevard. Le docteur le rappela à l'ordre en l'enrôlant comme aide-chirurgien durant la guerre d'Espagne en 1823. La campagne achevée, la vie parisienne rendit Eugène à ses plaisirs. La chronique et le théâtre lui parurent plus aimables que la chirurgie de guerre et c'est alors qu'il donna, je crois, quelques chroniques au *Figaro*. Sue pensa que c'était la fortune et mena si grand train qu'il dut repartir comme aide-chirurgien sur un navire de la marine royale. Il y resta plusieurs années, connut tous les océans et des peuples de toutes les couleurs, assista à la bataille de Navarin et un beau jour hérita de quatre-vingt mille francs. Il revint à Paris, lesté d'expériences, de souvenirs, féru d'élégance et bien résolu à forcer la renommée.

Il la rejoignit d'abord par l'éclat qu'il accordait à sa personne et à ses démarches. Il peignit : ce n'était pas sa véritable vocation. Il écrivit et rencontra des succès dont un charme personnel augmenta l'importance. Ainsi devint-il un des Parisiens les plus recherchés. Il s'était installé rue de la Pépinière (dans l'actuelle rue La Boétie, non loin de Saint-Philippe-du-Roule) une demeure à l'anglaise, entourée d'un jardin planté de rosiers, avec un salon encombré de bibelots,

de tableaux, de gravures de chasse et de chevaux. Les repas fastueux qu'il donnait à ses amis : Lord Seymour, le comte d'Orsay, le prince de la Moskova étaient servis dans une argenterie de Mortimer, fameux orfèvre de Londres. Dans le jardin couraient deux lévriers que lui avait offerts Lord Chesterfield. Il fit partie du Jockey-Club * dès sa fondation, jusqu'en 1847, où le comité, inquiet de ses opinions et le lui ayant marqué, Eugène Sue démissionna. Vieille histoire : je veux croire qu'Eugène Sue n'est pas oublié dans cette illustre maison...

On sait ce que fut le succès des *Mystères de Paris*, quantité de lecteurs s'arrachant le *Journal des Débats*, louant même des numéros pour la durée d'une lecture. Cet engouement est une des pages de notre histoire littéraire, liée une fois de plus à l'histoire des mœurs : 1848 approchait et, déjà, répandait son ivresse. Eugène Sue, fidèle à son succès, docile à sa nature généreuse, demeura le compagnon de ses héros. Le dandy, en souvenir de Fleur de Marie, devint socialiste, sans cesser d'être un dandy. Il y a une fatalité sur ces carrières de provocation brillante : Orsay, Brummel, Sue, Wilde — tous s'écroulent, mais en gardant intacte leur fierté. Le silence devant l'abandon est leur suprême élégance. Eugène Sue, constant à ses idées, s'exila en Savoie et vécut à Annecy d'une vie modeste jusqu'à sa mort. A Paris, des dames vieillissantes, comme la comtesse d'Agoult, se souvenaient de son charme...

31 mars 1954.

A Cannes, avec Prosper Mérimée.

« Suivez-moi, monsieur, c'est par ici... » L'allée descend entre des tombes dont les pierres ont été mangées de soleil. Nul ornement superflu, des noms, des dates, que le temps a parfois effacés... D'ici, on ne voit pas la mer, comme dans le

cimetière catholique voisin, mais les coteaux de Grasse, où les pins parasols et quelques cyprès dressent une ombre immobile. Des mimosas, en plantations épaisses, jaunissent une pente de leurs fleurs dépoudrées. « Beaucoup de visiteurs vous ont-ils demandé récemment le chemin de la tombe? » Mon guide se détourne, s'arrête, réfléchit sérieusement. « Non, personne, sauf, comme chaque année, un petit groupe qui vient déposer un bouquet... C'est là-bas, vous voyez, la stèle où il y a un médaillon de bronze!... » J'aperçois la tombe et le nom, bien lisible, en lettres capitales : PROSPER MÉRIMÉE... Le gardien m'accompagnera jusqu'au pied du monument; puis il me laissera seul en me désignant une allée en pente étagée, semblable à celles des jardins italiens : « Vous pouvez repartir par ici, c'est plus court. »

Aucun titre sous le nom, mais deux dates : 28 septembre 1803-23 septembre 1870; et sur la pierre tumulaire une autre inscription : Frances F. Lagden, 1796-1879, et une phrase en anglais qui s'achève par ces mots de repos : *Dwell in Safety*. C'est la paix, en effet, pour Mérimée étendu sous cette pierre, auprès de sa vieille amie, Fanny Lagden, amie de toute une vie, compagne des derniers jours. Mérimée l'avait connue lorsqu'elle prenait des leçons de peinture chez sa mère, Mme Léonor Mérimée. Était-elle, alors, une de ces belles jeunes filles anglaises dont on louait volontiers l'agrément et les bonnes manières chez les Mérimée? C'est possible. Fut-elle plus qu'une amie pour ce jeune épicurien qui, plus et mieux que Sainte-Beuve, apprécia de donner son « clou d'or » à l'amitié? C'est possible encore. Les lettres que Mérimée écrivit en anglais à Fanny Lagden n'expriment pas de passion turbulente, mais une affection stable, que Mérimée accorda, également, à la sœur de Fanny, Mrs. Ewer Frances Lagden : elle ne s'était pas mariée et demeura attachée à l'écrivain, avec une constance de servante au grand cœur. Mérimée reconnut cette fidélité sans tourment en lui léguant ses biens et, peut-être même, en choisissant comme il le fit de mourir « dans la confession d'Augsbourg ». Un pasteur l'accompagna jusqu'en ce coin de terre, où s'arrête aujourd'hui une admiration solitaire.

Je ne retourne jamais à Cannes sans penser à Mérimée et à la société cosmopolite, parfois burlesque, souvent intelligente

Extrait de la publication

et fine, qu'il y rencontrait. Avant 1914, survivaient, dans les demeures, le style et l'ameublement de nombreuses villas cannoises, les témoignages mêlés du second Empire et de l'époque victorienne. Mérimée y a cueilli ses plaisirs, et sa correspondance en témoigne, toute pleine qu'elle est de portraits savoureux, d'anecdotes, de jugements spirituels. On y rencontre Lady Shelley, gaffeuse empressée, et la marquise de Cunningham, l'ancienne maîtresse de George IV, qui vivait avec son fils, Lord Londesborough, lequel portait des boucles d'oreilles. Mérimée acceptait de déjeuner seul avec lui, sans craindre pour sa vertu, « nonobstant lesdites boucles d'oreilles », ni redouter une de ces « graves offenses » que l'Angleterre d'aujourd'hui condamne encore sévèrement. Il rencontrait également (plutôt à Nice) la comtesse Apraxine, lionne russe, qui fumait le cigare et nourrissait une chèvre sur son canapé : « Elle s'avisa, l'autre jour, de vouloir se faire prendre mesure pour un vêtement d'homme par un tailleur écossais et craignant Dieu, qui fut saisi d'horreur et refusa absolument de travailler pour une pareille pratique. » L'écrivain fut également lié avec Lord Brougham, le fondateur de Cannes, lequel, à la fin de son existence, opposait aux événements un optimisme résolu. Alors qu'on lui annonçait, avec précaution, la mort de sa femme : « Il faut espérer qu'elle se remettra », répondit-il doucement.

C'est Mérimée qui le raconte, en 1865. Les temps approchaient où les choses n'allaient pas plus se remettre que l'honorable Lady Brougham. La fin de Mérimée est celle de l'Empire. Les quinze derniers jours de son existence, à Cannes, malgré le soleil et de vieux enchantements, durent être bien amers. Tout s'effondrait et son amie l'impératrice n'était plus qu'une vaincue. Une consolation : dormir, enfin dormir, dans cette argile, à l'ombre de ces longs coteaux fleuris, où un passant, ce matin, s'approche de lui comme d'un vivant.

Extrait de la publication

12 avril 1954.

L'entente sous le ciel bleu.

Ces mots : « Entente cordiale », qui ne furent pas de vains mots, et qui ont contenu tant d'épreuves et d'espérances partagées, ont donc à présent le visage d'une amitié de cinquante ans! Est-ce la coïncidence d'un séjour sur la Côte d'Azur? Mais ils éveillent pour moi, ces mots, de lointains souvenirs et de plus jeunes aussi, où les Anglais tiennent une place d'élection. C'est qu'ils n'avaient pas attendu les rapprochements de la politique pour vouer une fidélité à ces rives où ils goûtaient ce dont leur ciel est si peu prodigue : lumière et soleil. Le nom de « Promenade des Anglais » n'est pas né d'hier ni la découverte de ses enchantements. « Pendant la saison de 1802, quinze familles anglaises s'installèrent à Nice : le général Morgans, Sir Ellis, membres du Parlement, Lord Clounery, duc et pair d'Irlande, et plusieurs autres », ai-je lu dans une histoire du comté niçois. Parmi ces « plusieurs autres », il y avait la duchesse de Cumberland, belle-sœur du roi George III, dont c'était le second séjour. Elle nouait ainsi une tradition princière qu'entretinrent par la suite d'illustres fidélités...

L'une des plus constantes fut celle du roi qui scella l'entente dont la France et l'Angleterre saluent le cinquantenaire, Édouard VII. Ce pourrait être une imagerie banale pour des souvenirs que d'évoquer l'apparition de ce prince, alors qu'il n'était encore que prince de Galles, aux yeux d'un enfant dont la jeunesse n'oublia plus cette rencontre. Je découvrais ce qu'étaient la mer, l'azur, des palmiers, un long voyage à la fin de l'autre siècle. Et par une matinée ensoleillée, se promenant, une fleur à la boutonnière, un pantalon à damiers, un chapeau melon gris : ce prince, aussi parisien qu'il était anglais, et dont l'apparente frivolité forma l'un

GÉRARD BAUËR

de l'Académie Goncourt

CHRONIQUES, 1954-1964

Voici le second recueil de ces chroniques que tant de lecteurs des lundis de Guermantes souhaitaient voir réunies en volumes. Le premier de ces recueils (1934-1953) a été salué par la critique comme le modèle d'un genre dont Gérard Bauër est l'un des maîtres incontestés. Le moraliste, le mémorialiste et l'écrivain y brillent par leurs qualités de netteté, de profondeur d'observation, de tendresse humaine aussi, même quand le regard se porte sur les spectacles légers du monde.

Ce nouveau recueil, *Chroniques II*, rassemble dix années, 1954-1964, qui furent pour la France remplies d'événements déterminants; mais l'auteur de ces chroniques n'écrit pas l'Histoire ni sur l'Histoire. Il retient ce qui pourrait paraître l'éphémère de la vie et qui pour les lecteurs de l'avenir en demeurera l'exacte évocation, l'originalité et la saveur.

nrf

19,50 F (+ t. l.)
20 FT. L. I.

Extrait de la publication